

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. INC. LIMITED. 209 So. Second St. New Orleans, La.

FOR THE STATES BY THE NEW ORLEANS PUBLISHING CO. INC. LIMITED. 209 So. Second St. New Orleans, La.

TEMPERATURE. Du 30 mai 1903. Thermomètre de M. et L. CLAUDE. Observé le 121 rue Carondelet. Fahrenheit Centigrade. 7 h. du matin... 76 24. Midi... 88 31. 3 P. M... 86 30. 6 P. M... 84 29.

SOMMAIRE.

- Un vilain nom. Les magies anciennes. Fias de cavalier. Les bêtes médecins. Tombes fleurées, poésies. Le Piège, Feuilleton du Dimanche. Mondanités, chifon. L'Actualité, etc., etc.

La Question d'Arbitrage.

Depuis quelques années il s'est déclaré tant de grèves dans le monde industriel, tant d'interruptions dans les travaux des ateliers, tant de pertes dans les salaires; par conséquent, tant de misères dans les familles, tant de troubles dans la société, que, de quelque côté que l'on prête l'oreille, on n'entend parler que des moyens plus ou moins efficaces de mettre un terme à tous les maux dont nous souffrons, au Nord comme au Sud, à l'Est comme à l'Ouest.

Les politiciens comme les professeurs, les prédicateurs comme les journalistes ne s'occupent que de cette question qui trouble toutes les cervelles, agite tous les esprits, occupe toutes les réunions et provoque les plus ardues discussions.

Le procédé, ou plutôt l'expédient qui paraît être le plus en vogue parmi les sauveurs vrais ou prétendus de la société, c'est l'arbitrage.

Sur ce sujet les orateurs et les écrivains ne tarissent pas. A leurs yeux, l'arbitrage est le seul moyen de résoudre le problème et de mettre fin à la plaie des grèves qui nous dévore, et ils n'ont pas tort.

Etant donné, entre deux intérêts qui se combattent, l'intervention d'un tiers honnête et désintéressé qui, dans ses jugements, n'écartera que la voix de sa conscience et aux arrêts duquel se soumettront docilement les parties adverses, la lutte entre les patrons et les ouvriers, entre les capitalistes et les travailleurs, cessera immédiatement et la communauté, quelle qu'elle soit, d'ailleurs, recouvrera le calme, la paix, qui sont ses premiers biens.

Beate à savoir où et comment trouver ce tiers désintéressé, ce juge impartial, est oiseau rare sur lequel la société industrielle n'a pas encore osé mettre la main. S'il décide en faveur du patron, les ouvriers se révoltent et l'accusent de s'être vendu au capital. S'il se prononce en faveur des ouvriers, les chefs d'atelier

le récusent et ne tiennent aucun compte de ses arrêts.

Des deux côtés il y a parti pris à l'avance et il semble impossible de faire entendre la raison à l'une ou l'autre des deux parties adverses.

Ce qui aggrave encore la situation, c'est que les deux ennemis en présence étant des travailleurs, n'ayant par conséquent pas le temps voulu pour diriger convenablement leurs intérêts divers, se sont vus obligés de confier la défense de leur cause à des avocats salariés dont chacun ne vise qu'à faire triompher son client, aux dépens de son adversaire.

En toute cette affaire nous n'apercevons, ici et là, que des accusateurs et des défenseurs. Quant au juge véritable nous ne le trouvons nulle part.

Là est le défaut du système actuel, et il est temps de songer à le corriger, si nous voulons reconquérir une partie au moins du calme, de la tranquillité que nous avons perdus.

Nous apercevons bien, ici et là, au Nord comme au Sud, de savants professeurs, des conférenciers habiles qui dissertent à perte de vue sur le droit du travail, sur les intérêts plus ou moins légitimes du capital; mais aucun ne met le doigt sur la plaie et ne songe à nous fournir le véritable arbitre, l'homme ou la commission qui est capable de régler le différend.

Là est le point principal, et c'est celui que l'on néglige le plus des deux côtés. Le jour où nous saurons et oserons constituer ce comité, la paix reparaitra dans les ateliers et sur les places publiques. Les querelles, les dissentiments pourront surgir de nouveau—la paix perpétuelle n'est pas de ce monde, mais nous saurons une justice qui fera respecter ses décrets parce qu'ils seront impartiaux et que, à côté du mal se trouvera le remède.

Le Prochain Consistoire.

La date du prochain Consistoire est fixée au 15 juin. Léon XIII créera huit cardinaux, dont quatre Italiens et quatre étrangers. Les Italiens sont les deux nonces à Vienne et Mgr Nocella et Mgr Ohlavichouli, qui occupent depuis de longues années dans les congrégations romaines des postes dits cardinales. Les étrangers sont: un Allemand (demandé par Guillaume), Mgr Fischer, archevêque de Cologne; un Autrichien, Mgr Katchlthaler archevêque de Salzbourg; un Espagnol, Mgr Gotton archevêque de Valence, et un Portugais Mgr de Soaza Barroso archevêque d'Oporto.

Dans le même Consistoire d'autres nominations seront faites, dont une surtout ne doit pas passer inaperçue. On annonce que Mgr Ranzani, conseiller à la nunciature de Paris, sera nommé évêque de Loreto, poste très ambitieux, non à cause de ses revenus, mais pour l'importance que lui donne le fameux sanctuaire qui est sous son administration.

Il y aura, en outre, des changements assez importants dans le haut personnel de l'administration de l'Eglise: le cardinal Serafino Vannutelli passera à la chancellerie, quittant ainsi la pénitencierie qui sera occupée par le cardinal Respighi, lequel, à son tour, abandonnera le poste de vicar de Rome au cardinal Casazza, excellent homme, très riche et qui fait beaucoup d'aumônes. Les Romains désiraient depuis longtemps cette nomination.

Le chien de Jean de Nivelles.

Eh bien! Jean de Nivelles n'avait pas de chien! C'est encore une légende qui s'en va, d'après ce que nous apprend l'«Intermédiaire des chercheurs et des curieux».

L'histoire rapporte que Jean de Nivelles, fils aîné de Jean II de Montmorency, prenait la fuite toutes les fois que son père lui faisait sommation de marcher contre le duc de Bourgogne, mais elle ne fait nullement mention de son chien. La confusion faite par nombre d'auteurs à ce sujet vient probablement du couplet suivant de la chanson de Cadet Roussel:

Cadet Roussel a trois beaux chiens, L'un court aux lièvres, l'autre aux lapins, Le troisième est comme Jean de Nivelles, Il se salue quand on l'appelle, etc.

C'est Jean de Nivelles et non son chien, qui se salue quand on l'appelle. La légende de ce chien ne peut donc être populaire, puisqu'elle n'existe pas; il n'y a de populaire que la légende de Jean de Nivelles et, en fait de chiens, que ceux de Cadet Roussel.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Aujourd'hui dimanche commence au casino du parc une semaine dont les attractions sont véritablement exceptionnelles. Non seulement nous aurons les excellentes exécutions de la troupe Olympia, composée d'artistes de premier ordre au double point de vue du chant et de la comédie, mais nous pourrions entendre tout à tour deux chefs-d'œuvre inimitables et incomparables, les deux opérettes les plus célèbres de l'époque actuelle — La Mascotte et Les Cloches de Corneville. (Chimes of Normandy) qui se partageront les succès de cette heureuse huitaine.

C'est La Mascotte qui aura l'honneur de passer la première; ce premier rang lui appartient de droit, en qualité de la plus populaire des opérettes du siècle qui vient de se clore.

La Mascotte sera représentée, ce soir, dimanche, demain lundi, mardi et mercredi — quatre jours de salles comblées, nécessairement. Jeudi prochain, sera le «Chimes of Normandy», pour terminer dignement la semaine.

WEST END.

Armand Veazey est un maître homme, non seulement un instrumentiste hors ligne, mais un directeur d'une activité infatigable et un enfant du pays.

Il a su s'entourer d'un orchestre comme nous en avons eu bien peu au West End, avec des solistes tels que lui-même, Chèvre et Fabian.

Inutile de nous étendre ici sur les mérites de l'orchestre militaire de M. Veazey, que notre population applaudit tous les soirs. Mais il nous faut appeler l'attention sur l'engagement de miss Flo Adler, une chanteuse habile et une comédienne d'une rare valeur. Flo Adler attirera la foule au West End, moins par son chant que par son jeu.

Ajoutez à cela l'attraction de Sanson et Dalila, des acrobates et gymnastes de premier ordre. Chacune de leurs prouesses émotionne la foule.

Aussi la direction compte sur une foule énorme, ce soir même. Le vitagraphe nous promet de nouvelles merveilles.



PARC AUDUBON.

«Les derniers jours de Pompéi» que les frères Pain vont donner ce soir au Parc Audubon sont un spectacle unique au monde. Il n'en a jamais été de si émouvant.

Les frères Pain, dont ce spectacle a fait la gloire et la fortune l'ont transporté triomphalement dans les deux mondes. La Destruction de Pompéi, aux pieds du terrible Vésuve, fait toujours une profonde impression; mais c'est particulièrement intéressant pour nous qu'il venons presque d'assister à la l'émancipation de St-Pierre, de la Martinique.

La catastrophe a lieu au milieu d'une fête, ce qui rend le spectacle plus émouvant encore. A ces scènes terrifiantes, les frères Pain ont ajouté de brillantes scènes de cirque, dans le célèbre hippodrome de Rome.

Rien n'égale l'éclat des feux électriques tels que les ont combinés les frères Pain. Les deux impresarii s'attendent à une foule énorme. Aussi ont-ils préparé un vaste amphithéâtre pouvant recevoir des milliers de spectateurs.

Toute la population voudra assister à cet incomparable spectacle.

Le jour de commémoration à Washington.

Washington, 30 mai.—Par de solennelles et impressionnantes cérémonies le Jour de Commémoration a été célébré à la capitale nationale d'une façon plus complète que jamais auparavant. Non seulement les bureaux du gouvernement étaient fermés, mais les affaires étaient suspendues dans toute la ville.

Des gens de toutes les classes se sont unis pour perpétuer la mémoire des morts héroïques qui dorment paisiblement par milliers dans les huit cimetières nationaux du District de Columbia.

Malgré l'absence du Président, qui prend d'ordinaire une part importante aux cérémonies de commémoration à Arlington, le programme était très étendu et magnifique.

Les cérémonies ont eu lieu sous la direction du département du Potomac de la Grand Armée de la République, et comprenaient une parade des divers postes de la G. A. R., de la vieille garde, de sociétés patriotiques et de la milice du District de Columbia. Le défilé a été pittoresque. Il y avait non seulement des centaines de vétérans de la guerre civil-

LES RUSSES EN MANDCHOURIE.

Indignation des Japonais.

Tokio, Japon, 16 mai, par voie de Victoria, Colombie Britannique, 30 mai.—Les troupes russes n'ont pas été rappelées de la Mandchourie, et la presse japonaise s'indigne profondément de ce délai.

La Russie, dit-on, ne prendra de mesure définitive qu'après l'arrivée à Pékin de l'ex-ministre Lessar.

En attendant, les Russes se livrent à des mouvements de troupes et de navires de guerre qui sont considérés comme des démonstrations tendant à intimider la Chine pour qu'elle accède aux demandes de la Russie.

Le plupart des navires de guerre russes à divers points des eaux d'Extrême-Orient sont maintenant rassemblés dans le golfe du Petchili. A Port-Arthur seul il y a plus de trente navires de guerre de diverses classes.

Le dernier bruit relatif aux mouvements des troupes russes est que trois mille Chinois comptent du bois dans des concessions russes sur le bord de la rivière Yalu et que des forces sont envoyées pour protéger les concessions.

On rapporte que les Russes envoient de grandes quantités de charbon de Port-Arthur à la rivière Yalu.

Requête adressée à M. Combes.

Paris, 30 mai.—M. Le Provost de Launay a interpellé le gouvernement, au sénat, au sujet de la vitesse des automobiles et a insisté pour qu'une distinction soit faite entre les cars de course et les cars-moteurs ordinaires.

Il a demandé que l'on charge une commission d'experts, qui ne sont pas des fonctionnaires du gouvernement d'étudier la question.

Le ministre Combes a répondu que les automobilistes dépassaient constamment la vitesse réglementaire et a promis de nommer la commission demandée qui indiquera les règlements nécessaires.

Spectacle nouveau.

Paris, 30 mai.—Un nouveau spectacle est promis pour le 8 juin au théâtre de la Renaissance, où Charles Frohman transportera par trains spéciaux et bateaux les décors complets de l'œuvre fantastique de l'Etat-Uni, qui lui a présenté son rapport sur la situation d'atholisme aux îles Philippines.

Il paraît que l'idée de recourir à l'arbitrage dans la question de l'achat des terres des moines, qui était encore approuvée après l'arrivée de l'archevêque Guidi à Marseille, n'est plus favorablement

considérée par les parties intéressées.

Le gouverneur Tait et ses collègues de la commission philippine se demandent s'il serait possible de le proposer encore, dans la crainte que les moines et les promoteurs des compagnies intéressées dans la vente des terres en question ne récusent la proposition.

L'archevêque Guidi remplit fidèlement les instructions qu'il a reçues à Rome, mais les moines les méconnaissent ouvertement en refusant de reconnaître au pape le droit d'intervenir dans une question qu'ils considèrent entièrement sous la juridiction des ordres qu'il y ont des intérêts.

On n'a pas pu, toutefois, l'espoir de voir accepter l'arbitrage.

Trois mort dans sa chambre.

Johannesburg, Transvaal, 30 mai.—Le capitaine Edouard Henry Hulke, qui était causeur de la presse pendant la guerre sud-africaine, a été trouvé mort dans sa chambre; il avait été tué par un coup de feu.

Monument commémoratif.

New York, 30 mai.—Un mouvement d'indignation s'est produit hier à un meeting du conseil d'estimation quand on s'est opposé à la construction d'un parc commémoratif à Henry Ward Beecher auprès de l'église de Plymouth à Brooklyn, parce que M. Beecher n'avait pas une réputation nationale.

Le Rév. Newell Dwight Hillis, pasteur de la vieille église de Beecher, et d'autres personnalités distinguées présents ont immédiatement pris la défense de M. Beecher. M. Hillis a fait un discours passionné démontrant que M. Beecher avait joué un rôle si important dans l'histoire du pays que le président Lincoln l'avait regardé comme un des sauveurs de ce pays.

La suggestion du maire Low la question tout entière a été renvoyée au commissaire du paic Youngs, de Brooklyn.

Mort de Max Bennett Threasher.

Tuskegee, Alabama, 30 mai.—Max Bennett Threasher, un journaliste et auteur distingué résidant à Boston, est mort ici hier pendant qu'il assistait aux exercices de fin d'année de l'Institut de Tuskegee.

Son corps a été expédié à Coventry, Vermont, son ancienne résidence, où il sera inhumé.

La guerre au péonage.

Montgomery, Alabama, 30 mai.—Le grand jury des Etats-Unis a prononcé la mise en accusation de trente-six citoyens blancs des comtés de Coosa et de Tallapoosa pour péonage, ou maintien de négres en servitude.

J. W. Pace, arrêté hier sous la même accusation, a été mis aujourd'hui en liberté sous caution.

HOSTETTER'S BITTERS. Your Stomach Bitters. Celebrated. For all ailments of the stomach and bowels.

à Edmée, elle écoutait aussi, mais elle regardait de temps en temps son fiancé... comme de juste. Il est vraiment très bien, l'ami de M. Lucien. («Après une pause») C'est égal, au fond, il ne me plaît pas beaucoup, ce Monsieur.

SCÈNE VII

SUZANNE, GÉDÉON caché,

DIDIER

Didier à part. Elle est ici! J'en étais sûr! Gédéon à part. Allons! bon! un zénear; pas moyen de continuer. («Il sort»)

Didier. Quoi, Mademoiselle, vous venez d'être réfugiée dans ce salon?

Suzanne. Oh! mon Dieu! vous m'avez fait peur!

Didier. Ce n'était pas mon intention, je vous assure; mais je m'attendais à pen à vous trouver ici!...

Suzanne. Je suis venue pour réparer bien vite l'accident survenu à mon chapeau... mon pauvre chapeau qui sans vous pourtant, se promènerait maintenant sur les vagues et ferait peut-être un

voyage au long cours.

Didier. Il est vrai que je l'ai bien cru perdu.

Suzanne. Et c'est justement pour cela que je vous dois de grands remerciements.

Didier. Mais vous ne me devez rien du tout, Mademoiselle; ce que j'ai fait est très simple et tout naturel. Je vois un chapeau qui tombe à l'eau, je me baisse, je le ramasse et je le rapporte. Rien de plus facile, en vérité.

Suzanne. Oui, mais ce que vous me dites pas, c'est que vous avez failli être emporté par une lame. Car sur cette plage de Dinard, la mer arrive très vite et devient même quelquefois furieuse. Oh! c'est très dangereux! Et puis, si vous étiez tombé à l'eau, je n'aurais plus eu de cavalier pour la noce de ma sœur; car vous savez bien, Monsieur, que je suis votre demoiselle d'honneur.

Didier. Oh! croyez, mademoiselle, que je ne l'ai pas oublié et j'en suis ravi... plus que je ne saurais dire.

Suzanne. Oh! quant à moi, je m'en réjouis beaucoup; («tristement») car je n'ai jamais été demoiselle d'honneur.

Didier. Vraiment! Suzanne. Vraiment!

Didier. Vraiment! Suzanne. Vraiment!

Non, jamais; pas même pour le mariage de ma plus intime amie, Lucie Béron. On a prétendu que j'étais trop jeune. Oh! j'en ai eu bien du chagrin.

Didier. Je vous plains beaucoup, Mademoiselle; mais heuralement que cette année...

Suzanne. Oh! oui, et je me promets beaucoup de plaisir. Mademoiselle d'honneur! Ah! cela vaut encore mieux que d'être la mariée.

Didier. Comment! cela vaut mieux?

Suzanne. Certainement. Car le jour de son mariage, une jeune fille a toujours beaucoup d'émotion; tandis qu'une demoiselle d'honneur, oh! ça n'en a pas du tout. Et alors on est tout au plaisir.

Didier à part. Quelle adorable candeur!

Suzanne. A propos, vous n'oubliez pas que c'est nous qui ouvrirons le bal avec les mariés.

Didier. Ah! c'est nous! («A part») Ce «nous» est vraiment délicieux.

Suzanne. Oui, cela se fait toujours ainsi; c'est la vieille mode. Mais, comme dit maman, c'est encore la meilleure. Vous aimez la danse?

Didier hésitant. Moi! la danse? Mon Dieu, oui, Mademoiselle! («A part») La vérité est que je ne peux pas la

souffrir.

Suzanne. Oh! alors je vais vous recommander plusieurs de mes amies, Ernestine Lefort, surtout. Et voilà une qui valse dans la perfection!

Didier. Ah! elle valse dans la perfection! («A part») Et moi qui n'ai jamais pu valser!

Fandra-t-il donc que je prenne des leçons de danse? («Haut») Je vois que vous aimez le monde, Mademoiselle.

Suzanne. Moi! Oh! pas beaucoup. Ce qui me plaît, ce sont les réunions intimes, les petites sauteries d'hiver... où l'on s'amuse si bien, entre amis, et jusqu'à minuit seulement. De temps en temps un grand bal, je ne dis pas non. Mais rien ne me plaît comme mon petit intérieur. Le temps se passe à travailler en famille ou à lire au coin du feu, et je trouve qu'on est vraiment très heureux.

Didier. Alors, vous aimez la lecture?

Suzanne. Oui, beaucoup. Malheureusement nous avons un répertoire bien pauvre. On ne nous laisse lire que des fadaises.

Didier. Vous trouvez? Cependant je connais beaucoup de livres faits pour les jeunes personnes et qui sont vraiment des chefs-d'œu-

vre.

Suzanne. Oh! ces chefs-d'œuvre-là je les connais; ils appartiennent tous au genre ennuyeux. Et si tôt qu'on parle d'un ouvrage un peu intéressant, tout de suite on vous dit: ça n'est pas pour les jeunes filles. Ainsi, tenez, l'autre jour, dans le salon de Madame Lemire, une toute jeune femme de mes amies, et j'avais des Messieurs qui paraient de Paul Bourget. Et M. Bourget par ci, et M. Bourget par là. Avez-vous lu le «Disciple»? Connaissez-vous le «Cœur de femme»? Il paraît que c'est très joli, ce roman-là — Alors, je me suis risquée à dire que je voudrais bien aussi connaître les œuvres de M. Bourget. Je ne sais ce qui leur a pris, mais ils se sont tous mis à rire. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Madame Lemire qui est assise à côté de moi, a tous ces livres-là dans sa bibliothèque. Oh! ça m'enrage!

Didier. Mon Dieu, Mademoiselle, il faut convenir que l'on a un peu raison. Ce sont là des romans qu'une jeune fille ne peut lire que... plus tard...

Suzanne. Oui, plus tard, quand je serai vieille, bien vieille; quand je tournerai le feuillet... comme dame Marguerite dans la «Dame Blanche». Tenez, Monsieur, voilà pourtant le seul opéra

qu'on m'ait encore laissé voir. Si ce n'est pas un meurtre!... — Ah! ce maudit chapeau! Mon Dieu, qu'il me donne de peine!

Didier. C'est qu'il est vraiment d'une forme exquise, votre chapeau. Et il vous va si bien!

Suzanne. N'est-ce pas? Vous le trouvez joli?

Didier. Oh! très joli.

Suzanne. C'est ma sœur qui l'a choisi; elle a très bon goût, ma sœur, et je m'en rapporte toujours à elle.

Didier. Et vous ne sauriez mieux faire, Mademoiselle. («A part») Quel charme et pourtant quelle modestie!

Suzanne essayant son chapeau. Tenez, je crois que le mal est à peu près réparé — C'est vrai qu'il est assez coquet. Ah! j'ai bien fait de prendre l'avis d'Edmée. Quand j'aurai un mari, je le consulterai toujours sur ma toilette, parce que je trouve que c'est très joli quand on s'accorde bien.

Didier à part. Elle est vraiment ravissante de grâce naïve et d'innocence.

Suzanne. Et maintenant, Monsieur, je vous demande la permission de vous quitter. Nous nous retrouverons ici, à quart heures... pour le lunch.

(«Edmée paraît sur le seuil de

la porte») Oh! mon Dieu! ma sœur! — J'ai peut-être eu tort de causer si longtemps comme cela avec un jeune homme. («Après une pause») Ah! mais, après tout, c'est mon garçon d'honneur. («Haut») Monseigneur!

Didier. Mademoiselle! («Elle sort»)

SCÈNE VIII.

DIDIER, EDMÉE sur le seuil de la porte

Edmée à part. Seul avec Suzanne! Est-ce qu'il y aurait déjà quelque chose?

Didier à part. Mademoiselle Edmée!... Oh! elle n'a rien vu. Edmée s'avance vers Didier.

Comment, Monsieur, vous nous avez quitté si vite! En vérité, je ne savais pas ce que vous étiez devenu. Et voilà bien dix minutes que je vous cherche.

Didier. Vous êtes vraiment trop aimable, Mademoiselle; mais j'ai appris par la plaque que d'importantes nouvelles étaient arrivées du Dahomey et j'étais venu pour lire les journaux.

La suite à dimanche prochain.